

D'instinct, Henri avait couru vers ce coin de verdure, dont l'ombre épaissie versait le calme à la tête enfiévrée, au cœur agité de battements trop violents.

Lorsqu'il était enfant, et que l'abbé Chaumont lui donnait une leçon trop difficile à apprendre, il s'y rendait en courant, se couchait dans les grandes herbes, fermait les yeux, oubliant son livre, ne voulant songer ni aux remontrances que lui adresserait son précepteur, ni à la peine qu'il ferait à sa mère. Il respirait le parfum des herbes froissées, il jouait avec les insectes cachés dans les fleurs, il écoutait les oiseaux. Le monde disparaissait pour lui avec ses devoirs, ses obligations. La nature le prenait et le berçait dans ses bras comme un enfant sauvage qui, loin d'elle, ne pouvait vivre. Henri restait là des heures entières. Dès qu'on s'apercevait de son absence au château, on envoyait les domestiques à sa recherche ; mais Henri n'avait garde de répondre aux voix qui l'appelaient. Il se dissimulait dans les herbes les plus hautes, les plus épaisses, laissant passer près de lui ceux que Mme de Civray envoyait à sa poursuite.

Quand ils revenaient, las, déconcertés, impuissants, Mme de Civray appelait Jeanne.

—Le méchant enfant ! disait-elle, vois s'il se soucie d'inquiéter sa mère.

—Ce n'est pas vous qu'il fuit, madame la comtesse.

—Qui donc ?

—La leçon de l'abbé Chaumont.

—Sa paresse est donc sans remède ?

—Pas absolument.

—Cherche-le à ton tour, Jeanne.

—Oui, madame la comtesse.

—Et quand tu l'auras trouvé, obtiens, s'il se peut, qu'il obéisse à son précepteur.

—J'essaierai.

Jeanne partait.

Elle s'en allait en courant dans les allées droites du parc, et la comtesse de Civray la suivait longtemps du regard.

Mais Jeanne savait bien qu'Henri ne se cachait pas dans les allées. Elle connaissait la retraite de l'enfant volontaire. Si elle promettait à la comtesse de Civray de le lui ramener, elle ne se croyait point tenue à dévoiler le secret de son compagnon.

Elle le rejoignait enfin, s'asseyait près de lui, et tout à coup son rire sonore partait comme une fusée. Il la regardait, charmé, attendri, un peu honteux.

—C'est ma mère qui t'envoie ? Jeanne.

—Oui, Henri ; vous lui causez bien de la peine.

—C'est la faute de mon précepteur.

—Sa faute, à ce saint homme !

—Pourquoi me donne-t-il des leçons à apprendre ?

—Parce qu'il faut être savant, Henri !

—Je m'en passerais bien.

—Cela ne se peut pas.

—Mais je ne comprends rien à ce que je dois étudier.

—Vous ne l'avez pas même lu, Henri !

—Si, Jeanne, je t'assure.

—Alors, montrez-moi le livre.

Henri le prenait au milieu d'une touffe d'herbe, Jeanne lisait le passage que son camarade devait expliquer ou apprendre, puis elle ajoutait avec un sourire :

—C'est bien aisé, cependant !

Alors elle expliquait, traduisait, apprenait. Henri redevenait sérieux, et au bout d'une heure les deux enfants revenaient souriants, la main dans la main.

Henri sautait au cou de sa mère, qui lui demandait d'un air de reproche :

—Où donc étais-tu ? méchant.

—Dans le parc, se hâtait de répondre Jeanne...

Oh ! il a bien étudié, madame la comtesse, et l'abbé Chaumont va le combler d'éloges.

—Est-ce vrai, Henri ?

—Je sais mes leçons, répondait celui-ci. Il les récitait alors parfaitement et entraîné par le zèle que lui communiquait la jeune fille, il s'appliquait ensuite, sous les yeux de sa mère, à ses études de clavecin.

Comme l'avait prédit Jeanne, le précepteur vantait la mémoire et la facilité d'Henri. Mais il se rendait compte de l'influence que Jeanne gardait sur son élève, et il constatait, non sans une sorte de crainte,

que la protégée de Mme de Civray prenait sur son fils une influence croissante.

—Tant mieux ! disait la comtesse, quand l'abbé lui exprimait à ce sujet des craintes vagues. Vous et moi, mon cher précepteur, sommes gens bien sérieux pour ces enfants. Votre dignité de prêtre, ma qualité de mère imposent à ces étourdis Jeanne est sérieuse en dépit de son âge. Henri lui obéit sans la craindre, et nous obtenons un excellent résultat.

—Qui ne vous inspire aucune crainte pour l'avenir, madame la comtesse ?

—Aucune, monsieur l'abbé !

Jeanne et Henri grandirent sans changer de nature et de caractère. L'empire de la jeune fille, loin de s'affaiblir, parut grandir encore. Seulement elle s'abstint davantage d'en user.

Le chevalier de Blandy accapara d'ailleurs le jeune homme, comme Jeanne avait dominé l'enfant.

Ce qui éloignait l'orpheline du comte la rapprocha de sa mère.

Jeanne devint réellement par la tendresse la fille de Mme de Civray. Elle devinait ses moindres désirs, elle fondait sa vie dans la sienne. Toutes deux semblaient n'avoir pour but que le bonheur d'Henri qui, au retour de ses chasses ou de ses excursions, les retrouvait souriantes debout sur le perron, appuyées l'une sur l'autre, ayant également le regard humide et la voix émue.

Depuis qu'il se sentait vivre, il chérissait ces deux femmes qu'il considérait comme des anges gardiens visibles. Tout ce qui devait s'interposer entre elles et lui, lui paraissait un malheur ou un danger. Aussi l'annonce de l'arrivée de Cécile de Saint-Rieul le bouleversa plus qu'il ne semblait logique et raisonnable.

Ne voulant pas expliquer ce qui se passait en lui, tremblant de découvrir soudainement un abîme où il n'avait vu qu'une joie paisible, il voulait réfléchir, penser, se préparer surtout à jouer un rôle dans lequel, à l'avance, il sentait qu'il serait un méchant acteur.

Et c'était vers l'étang, vers ce nid où, tout enfant, il aimait à se réfugier, qu'il courait avec l'instinct de la bête blessée.

Quand il se trouva sous les grande saules au tronc creux, aux feuilles satinées d'argent, quand il se coucha au milieu des grandes herbes molles et grasses, dont la fraîcheur calmait la fièvre montant comme une flamme à ses joues, il ressentit une impression soudaine de fraîcheur et de repos. La terre dont il se rapprochait lui communiquait quelque chose de sa force. Son chagrin lui parut s'amoinrir, il lui sembla que là, du moins, il ferait trêve. Ce coin était pour lui un asile sacré !

Tout à coup une robe claire passa dans l'ombre des arbres :

—Jeanne ! Jeanne ! cria Henri.

—Que faites-vous ici, monsieur le comte ? demanda la jeune fille. Je croyais le lac oublié, les flammes et les nénuphars dédaignés. Vous chassez trop de gibiers redoutables pour aimer encore les rossignols...

—Jeanne ! Jeanne ! ne raillez pas, dit Henri de Civray, car je souffre.

—Parlez alors, dit-elle vivement, je vous écoute. Mais de quoi pouvez-vous souffrir ? Votre mère vous adore ; vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut pour vos menus plaisirs, et nous savons le secret de vos aumônes... Vos désirs ont ils subi un changement soudain ? Rêvez-vous d'aller à Paris... Je croyais le moment peu opportun... Je ne sais quelle influence néfaste y souffle, et le simon des révolutions semble passer sur la France.

—Je ne veux pas quitter Civray, Jeanne, je m'y trouve heureux, complètement heureux...

—Que survient-il, alors ?

—Un étranger dans un Eden est toujours un serpent.

—Oh ! vous devez exagérer, monsieur Henri... Expliquez-vous... Le paradis, c'est Civray, n'est-ce pas ?

—Oui, Jeanne.

—Et le serpent ?

—S'appelle Cécile de Saint-Rieul.

—Votre cousine ?

—Oui, ma cousine.

—Qu'a donc son arrivée de si effrayant pour vous ?

—Tout et rien, Jeanne ; mais enfin elle n'avait pas besoin de venir. Peut-être Cécile, qui est une mondaine dont la soif de plaisirs ne pourra jamais s'apaiser...

—Vient-elle avec sa mère ?

—Non, sa mère se meurt.

—C'est une orpheline qui frappe à votre porte ?

—Une orpheline, oui, Jeanne.

—En ce cas, quel que puisse être son amour du luxe et des distractions, son grand deuil y fera forcément trêve... Oh ! monsieur Henri, ce n'est pas moi qui trouverai jamais que l'on fait trop pour les enfants à qui Dieu reprend leur famille, moi qui ai trouvé une seconde mère dans la comtesse de Civray et un frère dans le comte Henri...

—Mais c'est justement parce que vous nous êtes si chère, à ma mère et à moi, que je déplore, que je maudis l'arrivée de cette cousine dont la mère nous écrivait à peine chaque année. Qu'a-t-elle besoin de déranger le calme dont nous jouissons, de mêler son deuil à notre joie intime, de se mettre en tiers entre nous ? Y songez-vous, Jeanne, jamais plus vous ne vous trouverez seule avec ma mère ; nos causeries, nos études seront troublées par cette enfant. Elle se croira le droit, qui sait, le devoir peut-être de venir comme nous ramasser des fleurs pour les dessécher dans nos herbiers. Elle nous apportera une reconnaissance de commande, une amitié factice, elle fera votre malheur et le mien...

—Oh ! monsieur Henri ! s'écria Jeanne, monsieur Henri

—Vous ne comprenez pas, Jeanne, que cette adoption cache pour l'avenir une trahison dont je sais d'avance les progrès. J'ai deux années de plus que vous, je devine des choses que votre esprit n'effleure même pas. Je vois passer au-dessus de moi des malheurs semblables à ces bandes d'oiseaux noirs qui signalent d'avance la tempête. Oh ! croyez-moi, Jeanne, ma sœur chérie, Cécile apporte le deuil et la ruine dans cette maison.

—Je vous en supplie, ne laissez pas deviner à votre mère quelles sont vos pensées secrètes au sujet de cette pauvre enfant ; que je les connaisse seule, que seule je puisse vous les reprocher, car je vous les reproche, monsieur Henri...

Le jeune homme saisit la main de Jeanne avec violence.

—Ne dites pas cela, vous le regretteriez un jour...

Oh ! tenez, il sonnera une heure où je vous retrouverai à cette place pleurant comme un enfant... Et alors si je viens vous demander : " Qu'avez-vous, Jeanne, qu'avez-vous ? " vous baisserez la tête sans répondre, étouffant des sanglots amers comme les miens.

—Monsieur Henri, répondit Jeanne, d'une voix dont le calme s'altérait à peine, il se peut qu'en effet je souffre beaucoup un jour ; j'ai appris dans l'Evangile qu'il existera toujours des pauvres, et par ce mot je ne crois pas qu'il faille entendre seulement ceux qui tendent la main à l'aumône. Il restera toujours des pauvres de renommée et des pauvres de bonheur ; si plus tard je suis au nombre de ceux dont le cœur est vide et l'existence brisée, je tendrai mes bras vers le ciel, et la consolation tombera dans mon âme comme une manne céleste.

—Comme vous êtes résignée et sage, Jeanne !

—La comtesse de Civray a fait de moi une chrétienne.

—Mon précepteur m'a donné les mêmes enseignements, et cependant...

—Cependant vous ne pensez pas comme moi.

—Si je réfléchissais, Jeanne, j'y parviendrais peut-être, et encore j'en doute ; mais le premier sentiment me domine, me terrasse. Je suis un homme prime-sautier. Je garde en moi quelque chose des violences maternelles, que n'a pu calmer l'angélique patience de ma mère, qui n'a point adouci votre grâce teuchante.

—De ces colères, qui peuvent entraîner tant de chagrins et même de mollesse, il faut vous défier et en triompher, car elles froisseraient à la fois la tendresse et la dignité de votre mère,